

roman

HAVRE-
SAINT-
PIERRE

*Abla
Farhoud*

v1b éditeur

HAVRE-SAINT-PIERRE

Abla Farhoud

v1b éditeur

LE CHEMIN DE KARAM

Pourquoi ce jour-là et pas un autre ? J'y pensais depuis longtemps, mais ce matin-là, j'étais à côté de Farid, dans son auto, et nous allions chercher des fraises du Québec là où elles sont les meilleures, chez ceux qui les cultivent. Nos femmes devenaient de plus en plus exigeantes sur la qualité des produits, et nous, de plus en plus obéissants. Depuis que Basma et Dalal sont devenues amies, mon frère et moi, nous nous voyons plus souvent : elles nous trouvent toujours quelque chose à faire, à acheter, à repeindre, à réaménager.

Aller quelque part avec Farid, c'était une expérience que j'avais peu connue, et que je trouvais agréable. Aller ensemble, vers un seul lieu. Avec mon frère.

Alors, j'ai dit : Farid, allons à Havre-Saint-Pierre. Il m'a regardé, incrédule, les sourcils en accents circonflexes : Havre-Saint-Pierre, mais pourquoi ?

Aussi calmement que j'ai pu, j'ai dit : en hommage à notre sœur. Pour revivre une dernière fois ces moments terribles qui nous ont marqués à jamais.

Farid a répondu en regardant la route : notre sœur repose en paix depuis cinquante et un ans. Pourquoi maintenant ?

– Je ne suis pas éternel, Farid mon frère, voilà pourquoi. Et toi non plus. Allons voir notre sœur, ensemble, avant qu’il ne soit trop tard, allons sentir son souffle.

Je me suis tu pendant un bon moment. J’avais dit tout haut ce qui tremblait en moi. Farid continuait à rouler, aussi à l’aise que s’il était né avec un volant dans les mains. Il me jetait un coup d’œil de temps à autre. Je le zyeutais aussi, en faisant semblant de rien.

Je le voyais cogiter. Je ne connais pas si bien Farid, mais j’étais sûr qu’il allait accepter, je ne saurais dire pourquoi.

– Quand toi et moi, *ya Farid*, nous serons disparus de ce monde, du monde des terriens je veux dire, est-ce que tu crois que l’un ou l’autre de nos enfants pensera à aller voir sa tante Salwa, pour lui dire : papa nous a parlé de toi, il t’aimait tant ?

– Tu voudrais que nos enfants aillent sur la tombe de leur tante – qu’ils n’ont pas connue – quand toi et moi, ses frères, on a attendu cinquante ans avant d’aller la visiter !

Farid avait donné sa réponse et, quelques jours plus tard, nous nous sommes retrouvés, frères de sang, dans la même position et dans la même auto, sur la route de notre passé.

Je me sens bizarre, fébrile, avec le souffle court et un léger tremblement. Nous avons plus ou moins convaincu nos femmes et enfin pris la route, où est le problème ? J'aurais avalé un kilo de chocolat pour me calmer... J'espère que ce n'est pas mon problème d'hypoglycémie qui revient. Les émotions sont des bouffeuses de sucre, paraît-il. Avant tout, il faut se détendre et leur donner à manger autre chose que des sucres raffinés ; c'est ce que mon gentil docteur m'a expliqué quand j'étais arrivé à son bureau en tremblant de tous mes membres : Monsieur Abou-Karam, écoutez-moi, je vous en prie, si vous ne faites pas attention à votre glycémie, le méchant diabète vous guette, avec tout ce qui s'ensuit, c'est votre médecin traitant qui vous le dit. Et il s'était mis à rire. J'ai toujours été chanceux dans la vie. Un charmant médecin qui vous reçoit le jour même de votre appel, et qui vous compose des poèmes rimés pendant que vous grelottez, ça n'arrive qu'aux chanceux. Au Liban, pas de Régie de l'assurance maladie – conte merveilleux, inimaginable. Il faut avoir beaucoup d'argent pour se faire

soigner. Ma grand-mère aurait dit : béni soit le pays qui s'occupe de ses pauvres.

Les tremblements ont diminué. J'ai bu de l'eau, respiré par le nez, comme me l'a appris mon médecin-poète, et c'est presque passé. En fait, il m'aurait suffi de regarder mon frère au volant, heureux comme un pape, pour me calmer et me redonner la joie...

J'étais en parfaite santé, et puis une poutre m'est tombée sur la tête, tout s'est déglingué : cœur, poumons, estomac. Pour les poumons, je l'avais bien cherché, en fumant comme un damné pendant des années, mais pour le reste, je ne vois rien, sinon la détérioration normale d'un corps encore vivant à mon âge.

Je me change les idées en regardant le paysage, qui n'est pas très beau, puisque nous sommes à peine sortis de la ville. Dans tous les pays, c'est le même spectacle déprimant, le no man's land entre les attraits de la ville et la beauté de la campagne. Aucune exception. À la sortie des aéroports, on est saisi par la laideur, je n'ai jamais compris pourquoi. Les grandes villes du monde se copient les unes les autres, on dirait. La campagne, vite !

Si je comparais cette zone à un corps qui dépérit avant de trouver son dernier repos, est-ce que je serais loin de la vérité ? J'aurais la foi, ce serait plus simple. Mais je suis toujours dans le doute. Quand ma sœur Salwa est morte, ma douleur s'est d'abord attachée à

l'espoir enfantin de la retrouver un jour au ciel. Dans les premiers temps, ça me soulageait d'y croire...

*Ne laisse pas la tristesse t'étreindre
Et d'absurdes soucis troubler tes jours,
N'abandonne pas le livre, les lèvres de l'aimée et les
odorantes pelouses
Avant que la terre te prenne dans son sein.*

C'est très beau, me dit Farid. Tu récites des poèmes en français maintenant? On aura tout vu!

Et je réponds, fièrement, je l'avoue: c'est d'Omar Khayyam, le poète persan. Tu as bien entendu, je l'ai dit en français. Je l'ai lu en arabe, mais ça fait longtemps. Dernièrement, j'ai trouvé ses quatrains à la Librairie du square, à côté de mon restaurant, j'y vais quand je suis fatigué de la vie... C'est un tout petit livre pas plus grand ni plus épais qu'une main, mais, que de beauté! Je le garde dans ma poche et je m'exerce à apprendre les poèmes par cœur. Tu veux que je t'en dise un autre?

On dit orphelin quand on perd son père, sa mère; je n'ai pas trouvé d'équivalent pour une sœur morte dans la fleur de l'âge. Ni en français ni en arabe. Je suis orphelin de sœur.

Karam Abou-Karam, se sentant vieillir, convainc son frère Farid de faire le voyage avec lui de Montréal jusqu'à la Côte-Nord. C'est un pèlerinage tardif, dernier hommage à leur sœur Salwa, décédée toute jeune à Havre-Saint-Pierre, cinquante et un ans plus tôt.

Abla Farhoud a donné à son ultime roman une composante chorale, les deux frères se relayant sur la route pour raconter leur version de l'histoire familiale, leur sœur méditant depuis l'au-delà sur sa courte vie. Dans ce livre à la fois crépusculaire et lumineux, on retrouve tout l'humour mélancolique et le sens du récit de l'auteure de *Le bonheur a la queue glissante* et de *Au Grand Soleil cachez vos filles*.

Née au Liban en 1945, Abla Farhoud s'est installée à Montréal après des études de théâtre à l'Université de Vincennes. Elle a été comédienne et dramaturge, avant de se consacrer entièrement au roman à partir de la fin des années 1990. Son œuvre intime, pénétrée des thèmes de l'appartenance et de la mémoire, a remporté de nombreuses distinctions, dont le prix France-Québec et le Prix du roman francophone. Elle s'est éteinte en décembre 2021.

ISBN 978-2-89649-956-4



Groupe
Livre
QUÉBÉCOR